Extrait de la publication

# Calcutta

Extrait de la publication

# Du même auteur

*Fenêtre sur l'abîme*
Éditions de la Différence, 2008

*Assommons les pauvres !*
Éditions de l'Olivier, 2011
Points, n° P2877
Prix du roman populiste 2011
Prix Valéry-Larbaud 2012

Extrait de la publication

SHUMONA SINHA

# Calcutta

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2-8236-0041-4

© Éditions de l'Olivier, 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Mon père est pendu à l'étoile,
ma mère glisse avec le fleuve »
*Edmond Jabès*

« J'ai jeté dans le noble feu
Que je transporte et que j'adore
De vives mains et même feu
Ce Passé ces têtes de morts
Flamme je fais ce que tu veux »
*Apollinaire*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À la fin, en écartant la cendre avec un bâton on me montre une fleur, fanée, crispée, couleur chair. On me dit que c'est le nombril de mon père. Il ne s'agit pas de la cueillir, il faut la laisser dans la cendre, avec sa petite tige et sa corolle biscornue.

Quelques heures auparavant j'ai traversé les couloirs et les vastes espaces de l'aéroport qui sentent l'hôpital. La même odeur de désinfectant, la même impression désagréable de propreté. De grandes fresques en terre cuite représentant les scènes du *Mahâbhârata* ornent les murs. Dans les vitrines des boutiques hors taxe s'alignent de minuscules babioles en ivoire ou en bois de santal. Des statuettes de danseuses aux courbes impressionnantes arrosent des plantes artificielles çà et là. Une foule patiente à la sortie. D'un amas obscur surgissent des yeux avides, comme dans l'eau noire des milliers de poissons agiles. On ne sait pas si ces gens attendent leurs familles, leurs relations, leurs amis ou les clients potentiels de taxis, d'hôtels. Ils s'agrippent aux barres en acier dressées comme des barricades entre eux et l'aéroport. Hagards et noircis par le soleil incendiaire, ils tendent leur torse vers les arrivants, leurs semblables qui viennent d'on ne sait où, l'allure fatiguée et étourdie. Ils envient peut-être leur fatigue et leur étourdissement qui les rendent si mystérieux. Ils ont comme un halo autour d'eux, de poussière, de sueur, d'air d'un autre temps et d'autres villes, pays, continents.



Extrait de la publication

Mes amies d'enfance sont venues me chercher. Calcutta fond comme une glace salie sous le soleil. Ceux qui s'affairent n'ont visiblement pas le choix. Ils rôdent, courent, gueulent et râlent. La vie est étalée sur le trottoir. Les arbres semblent retenir leur souffle. Les fast-foods devant l'aéroport ont baissé leur rideau. Les vastes champs qui bordent l'autoroute à l'infini sont plantés d'immeubles pareils à des jeux de Lego. Des marécages émergent d'énormes panneaux publicitaires qui promeuvent indifféremment des téléphones portables, des ordinateurs, le festival de Durga et la prévention du sida… La voiture blanche file, la vieille Ambassadeur. Vers mon père, vers son lit de bambou, vers ses cendres.

Au bout du trajet, le feu. Les petites flammes. Les grosses flammes. Les flammes avides et mesquines, et pourtant calmes. Comme si elles savaient que c'était irrévocable, irrémédiable. Comme si elles savaient qu'à leur contact, rien n'existait, rien ne résistait, qu'à leur contact le corps serait réduit en cendres. Les côtes garderont leur forme, courbées comme un bateau maudit, mais à les toucher elles tomberont en miettes, la poussière ira à la poussière, le vent l'emportera. Non seulement mon père sera mort, mais on m'arrachera aussi l'idée de mon père, l'image de son corps intact, on m'arrachera l'idée entière d'une vie. Le prêtre du crématorium tuera encore mon père mort, effacera son corps, le volera, le pillera, le fera disparaître. Je me tiendrai debout et à mes pieds mon père, cendre, poussière, néant.

Je suis dans la vieille Ambassadeur blanche entre mes deux amies d'enfance et je réponds à leurs questions bienveillantes. Le calmant que j'ai pris dans l'avion dérobe le sol sous moi et je me sens suspendue dans l'air, coupée de tout, comme emballée dans des couches de papier bulle et de coton. Je vois



Extrait de la publication

le monde à travers des filtres épais, je me vois moi aussi parler, agir, respirer, oui respirer et être en vie.

Le corps de mon père est allongé sur un lit de bambou. Je verse dans sa bouche, violâtre, figée en une grimace de douleur, une poignée de riz écrasé mélangé à du lait. Je verse de l'eau. Son corps dans un habit blanc, neuf, bon marché, son corps couvert de fleurs blanches, aspire les gouttes d'eau, l'odeur du santal s'estompe sur sa poitrine au rythme lent, hurlant des mantras du prêtre. Je m'incline et je me penche à l'horizontale. Je croise son regard fixe sous les lourdes paupières, un regard bleu-noir, condensé, pétrifié, comme si on avait scellé ses yeux avec de l'encre. Son regard rempli d'encre, rempli de chagrin me hante. J'essaie de deviner s'il a souffert du mal de son corps jusqu'au dernier moment, s'il a souffert à l'idée de devoir nous quitter, s'il a pensé à moi, s'il a souffert de mourir sans me voir. S'il aurait souffert de se voir soumis à ces rites religieux qu'il a rejetés toute sa vie. Les camarades, quelques dirigeants locaux du parti sont venus. Le prêtre et ses mantras, ses lourds encens et ses pots en terre cuite couverts de *sindoor*[1] ne dérangent personne. Personne n'a demandé mon avis sur les modalités du dernier geste, je suis arrivée deux jours après sa mort, au milieu du rituel organisé par de braves gens du quartier qui avaient posé son corps sur un bloc de glace, par égard pour moi.

Ces yeux d'oiseau mort, ce bleu d'encre vont envahir ma journée. Dans l'air, dans le vide, vont surgir mille yeux, mille taches d'encre vont couvrir la blancheur du jour d'été.

Pour le moment je fais le tour de son corps au rythme des

1. Un lexique en fin d'ouvrage précise le sens de certains termes locaux qui parsèment le texte.



Extrait de la publication

mantras, je fais le tour de l'histoire d'une vie, celle de mon père. Puis on allume une torche. Il faut porter le feu jusqu'à sa bouche, jusqu'à l'origine des choses et des paroles, avant de soumettre le corps entier à la fournaise et de baisser le rideau de fer.

Extrait de la publication

Le pouvoir des mots est sans limites, sans faille, il s'impose aux choses, aux faits, à nos idées et à nos sentiments. Mais parfois les mots sont là pour mieux faire entendre le silence, l'encercler comme une petite margelle entoure un puits. Dans cet espace limité le silence devient infini, insondable.

Après la crémation mes amies m'ont proposé de dormir chez elles. Je ne me souviens plus pour quelle raison, fatigue ou inertie, j'ai décliné leur invitation. Moi qui depuis des années refusais de revenir ici dans cette ville, dans cette maison, maintenant que j'y suis, je la laisse m'engloutir et je m'abandonne dans son ventre. Je me noie dans son silence.

Sans me l'avouer, quitter Paris m'a fait du bien. La mort de mon père m'a sauvée du chaos qu'était ma vie ces derniers temps. L'homme qui venait me voir était une énigme à laquelle je ne comprenais rien. Je ne savais pas où il vivait, ni où il travaillait, s'il travaillait, s'il était seul ou s'il vivait en couple, s'il avait besoin de fuir de temps en temps. Il me donnait l'impression d'un homme en chute libre qui avait trouvé en moi une parfaite alliée. Sa chute me paraissait interminable. Avec lui je comprenais que la nudité n'est pas nue, qu'elle peut être le meilleur moyen de se cacher, de se dissimuler, de se dérober. Mon amour pour lui ne ressemblait à rien de ce que j'avais pu connaître auparavant. Chacune de nos rencontres me rendait toujours plus hagarde, assoiffée, déroutée. Il réveillait en moi



Extrait de la publication

des colères inconnues, des ivresses inédites. J'avais le sentiment que par amour pour lui je pouvais porter des bagues tranchantes et cogner des gens dans des bars infects.

La mort de mon père m'a arrachée à ce tunnel sans fin et je vois de nouveau le monde autour de moi. La maison vide me fait du bien, chaque meuble est un tombeau de silence où je devine, dans les infimes fissures, les bestioles surprises par mes pas, qui s'enfuient ensuite.

Je vois une pile blanche sous mes paupières. Des paquets bleu et blanc de cigarettes. Père fumait et je construisais des châteaux avec les paquets vides. Je vois le brouillard laiteux d'hiver couvrir la maison. À travers son voile j'entends de doux tintements. Puis je vois de longues cornes pointues percer ce voile. C'est une grosse vache, elle a le museau maigre, les pattes aussi, mais un dos et un arrière-train larges. Elle dodeline de la tête et la clarine à son cou remue délicatement le brouillard de l'aube. Père et moi allons chercher du thé aux épices et au lait épais dans la rue de Bénarès. Le vendeur verse le jus bouilli et rebouilli d'un pot en cuivre dans un autre, puis recommence dans l'autre sens. Les gens, ouvriers et commerçants, accroupis autour de lui sur le trottoir, le regardent opérer. Les ghâts de Bénarès sentent soudain la fumée.

Je suis seule sur le trottoir, plus de vache, plus de thé au lait, ni de cornes, ni de clarine. Je suis seule avec une fleur fanée, crispée, couleur chair dans ma main. Je la tiens par sa tige et je la fais tourner. Serait-elle la mort, cette fleur indestructible, l'illusion de l'éternel, le lien impérissable avec la vie, avec moi ?

La nuit dans mon sommeil je sens la chaleur monter à la verticale de mon nombril. Bientôt une scission. Une coupure qui se remplit de feu rouge et jaune. Comme la peau brûlée d'une vallée couverte de lave et à l'intérieur de laquelle le feu



Extrait de la publication

gronde. Je suis debout et je parle. Avec une entaille remplie de feu dans mon ventre. Avec une fleur de chair et de cendre qui s'épanouit et envahit le ciel.

Je me réveille en sursaut. Et je me rends compte que depuis mon arrivée je n'ai vu ni appelé ma mère. Elle n'est pas venue au crématorium. L'idée d'aller chez ses parents à elle m'accable. Récemment ses lettres me laissaient croire à un esprit apaisé, assaini. Mais les mots écrits ne traduisent pas toujours les troubles cachés. J'avais peur que son calme apparent ne soit une ruse pour m'attirer à elle. J'avais peur de ma mère, j'avais peur de ce qu'on appelait sa *folie*.

# La couette rouge

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Du hublot de l'avion, Calcutta lui paraît dense et étroite, lente comme un python qui ne peut plus digérer tout ce qu'il a ingurgité. Quand elle débarque, Trisha se sent étourdie par les bruits, le vacarme de la ville. La route de l'aéroport, bordée de chantiers çà et là, l'emmène au cœur de la métropole où se dressent de hauts *shopping malls* rutilants, semblables à des ruches d'où l'argent coule comme du miel et autour desquels les gens rôdent, enivrés. On dirait qu'une nouvelle ville est en train de s'incruster dans l'ancienne, grise et poussiéreuse, qui garde encore ses murs lépreux et ses volets en bois vert disloqués, ses vieilles échoppes de thé où, sur la terre noire, patientent des chiens galeux, errants et hagards, remuant de temps en temps la queue par amitié, tandis que le vendeur, torse nu et sarong retroussé jusqu'aux cuisses, fait frire des beignets dans une huile vieille et noire comme la terre. Puis la route devient plus étroite, étouffée par le trafic lent et criard, par les commerces débordant des deux côtés, avant de déboucher sur l'invraisemblable fouillis d'un rond-point, où s'entremêlent une foule agacée et des centaines de voitures.

Trisha ne reconnaît plus le ciel de sa ville. En plein jour la lumière lui semble estompée, tachetée de noir. Les ponts routiers traversent et surplombent à présent Calcutta, redessinant le vide comme pour prolonger la géométrie terrestre vers le ciel.



Extrait de la publication

Et le malaise lui revient. À la vitesse de la voiture, ses souvenirs s'effacent, glissent vers la perte et l'oubli.

Dans la maison vide de ses parents ce malaise l'accable. Elle se demande si elle n'aurait pas dû accepter l'invitation de ses amies, si ce n'est pas une mauvaise idée de rester seule après la crémation de son père. Elle erre, empaquetée sous l'effet des calmants, flottante et vacillante.

Les pièces du rez-de-chaussée sentent le rat. Le sol moite est poli au point qu'elle a l'impression d'être suivie par son ombre. Tant de femmes venues des villages lointains faire le ménage se sont épuisées sur ce sol. Le temps est lisse. Piégé dans ces pièces où les murs se sont tus.

Des murs couverts de bibliothèques. Les livres jaunis témoignent du balayage du soleil. On ne sait pas ce qui les empêche de tomber en miettes, ce qui les maintient en place et leur donne cet air mystérieux, comme si entre les mots allait s'ouvrir une porte magique.

Près d'une bibliothèque, derrière le bureau, Trisha voit l'auréole sur le mur blanc, granuleux : son père s'inclinait et posait la tête au-dessus du dossier de son fauteuil, ses minutes et ses heures de repos ont laissé une trace. Si elle examinait bien les murs des chambres, elle découvrirait d'autres auréoles, celles de l'ombre des bougies, si légères qu'elles paraissent s'estomper rien qu'en les touchant. Contre le mur le grand lit manque. Un lit étalé comme une barque engouffrée dans le sable de la plage, prêt à la paresse et aux longs dimanches d'enfance. Somnolant à côté de mère, père réclamait un massage. Trisha posait sa main sur le mur, droite, gauche, gauche, droite, pour trouver un équilibre, et parcourait son dos à petits pas au long des après-midi. Elle dévalait le V doré, musclé, qui devenait un Y quand il étirait les bras. Puis, ses petites jambes lasses, elle s'affaissait

# Lexique

*Anna* : riz.
*Atar* : parfum indien à base de patchouli.
*Ayurved* : médecin traditionnel.
*Babul* : arbre de l'est de l'Inde, acacia produisant de la gomme arabique.
*Baïji* : courtisane.
*Biri* : cigarette artisanale, constituée d'une feuille d'arbre et de brins de tabac non traité.
*Charminar* : marque de cigarettes, de type Gauloise.
*Dhuti* : vêtement masculin blanc, sorte de sarong.
*Ghât* : marches aux rives d'un fleuve qui permettent de descendre jusqu'à l'eau. Lieu important pour les ablutions rituelles des hindous.
*Ghungur* : bracelet de cheville pour les danseuses.
*Golap-bari* : maison des roses.
*Kallol* : pièce célèbre d'Utpal Dutt, dramaturge, réalisateur et acteur indien, considéré comme le Brecht bengali. Ce mot est aussi devenu un prénom.
*Khâdi* : tissu artisanal de coton, filé et tissé à la main. Le Mahatma Gandhi popularisa ce tissu auprès des Indiens et en fit un symbole de résistance face à la puissance coloniale.
*Maidan* : immense parc proche du centre-ville de Calcutta, à la fois champ de courses et lieu de rassemblements politiques et culturels (notamment de la foire du Livre).
*Nach-mahal* : salon de musique.
*Palki* : chaise à porteurs.
*Panjabi* : tunique.
*Puja* : rituel religieux hindou.
*Raktim* : adjectif signifiant « rouge sang », utilisé comme prénom.
*Sâdhu* : saint homme.
*Shirish* : arbre tropical, appelé aussi arbre à pluie.
*Sindoor* : poudre rouge que les femmes mariées hindoues, et les hommes lors du *puja*, mettent sur le front.
*Toshakhana* : trésorerie.
*Uttal* : adjectif signifiant « torrentiel », utilisé comme prénom.

Extrait de la publication

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Corlet à Condé-sur-Noireau
Dépôt légal : janvier 2014. N° 039 (xxxxx)
Imprimé en France

Extrait de la publication